aperçurent Ortiz qui, encouragé d'un de ses amis, se dirigeait vers la maison.

Tous deux étaient élégamment vêtus de complets gris à petits carreaux, et leur mise soignée ou ne se serait pas, certes, douté que l'un eut les deux anarchistes cambrioleurs les plus dangereux : fleurs à la boutonnière, gants aux mains, souliers vernis, ils allaient, la mine traquille, entrer au numéro 1 du boulevard Brune, quand tout à coup, les agents les entourèrent, s'apprêtant à les mettre en état d'arrestation.

Surpris tout d'abord par cette brusque arrivée, mais comprenant aussitôt ce qu'on leur voulait et à qui ils avaient affaire, ils purent rompre le cercle des agents et s'enfuir. Et ce fut alors une chasse à l'homme des plus mouvementées. A toutes jambes, ils gagnèrent les rues avoisinantes. Mais quelques instants les agents les perdirent de vue. Cependant, au moment même où ils cherchaient à s'introduire dans une maison pour en gagner les étages supérieurs et se cacher sous les toits, les agents purent enfin les arrêter.

Ortiz, dans sa main gauche, tenait un joli revolver à six coups dont il menaça les policiers ; mais il fut bientôt ligotté et mis dans l'impossibilité de faire mal. Quant à l'autre, qui est nommé Bertani, il était armé aussi d'un pistolet à deux coups, système Lefaucheux, calibre de 9 millimètres, ancien pistolet d'ordonnance.

Ortiz et Bertani ont été trouvés, en outre, munis de petites scies perfectionnées très en usage, paraît-il, dans le monde des cambrioleurs.

Bertani est un garçon d'une trentaine d'années, d'air fort décidé, mais qui paraît avoir beaucoup plus de dispositions pour le cambriolage à main armée que pour les théories anarchistes, qu'il met cependant en pratique à ses moments perdus.

Portrait d'Ortiz

Quant à Ortiz, il paraît âgé de vingt-cinq ans ; sa figure est gracieuse, son nez est légèrement pointu, on qui avait fait supposer tout d'abord, en se basant sur les dépositions faites par Mmes Israël et Guibourg, qu'il était le prétendu Rabardy. Mais il n'en est rien. Ortiz est de taille élevée — 1 m. 75 — le faux Rabardy, autant qu'on l'a pu établir par les dépositions des personnes qui ont eu avec lui les courtes relations que l'on sait, est de taille au-dessous de la moyenne. Il porte aujourd'hui la moustache et sur une photographie de lui que nous avons vue et où il est représenté imberbe, son visage ressemble fort, par la tournure, à celle d'un jockey.

Ortiz est fort intelligent et connaît à fond la chimie, tout au moins pour ce qui a trait à la confection des engins explosifs. On n'a cependant pas trouvé au n° 4 du boulevard Brune de matières explosibles.

Un repaire de bandits

La maison du boulevard Brune où les agents ont opéré l'importante capture de Léon Ortiz et de toute une bande d'anarchistes-cambrioleurs est une chétive-masure située à l'angle formé par le boulevard et par la ligne du chemin de fer de Ceinture. Elle n'a pas de façade sur le boulevard. Une petite porte bâtarde, grossièrement peinte en vert, s'ouvre pendant la journée à l'aide d'une ficelle qui fait fonctionner le loquet. Pendant la nuit, les locataires de ce bizarre immeuble réintègrent leur domicile sans éveiller le concierge ; chacun a sa clef.

Séparée de la voie du chemin de fer par un maigre jardinet, ou plutôt par une étroite bande de terrain qui reste inculte, cette masion est éclairée par des petites fenêtres treillagées, assez semblables aux jours de souffrance pratiqués dans les murs des prisons.

Les agents de la sûreté surveillaient ce repaire depuis cinq jours, c'est-à-dire depuis l'arrestation d'un cambrioleur blessé au cours d'une opération nocturne et qui transporté à l'hôpital, avait déclaré habiter boulevard Brune. Les agents s'étaient installés dans un débit de vin du voisinage et avaient passé deux nuits sur le talus des fortifications couchés sur un tas de pavés, derrière une *guérite du télégraphe*.

La Vie d'Ortiz

Léon Ortiz est bien connu. Nous avons eu, plusieurs fois, en effet, l'occasion de donner des détails circonstanciés sur lui et sur sa vie. Il convient toutefois de les rappeler brièvement.

Léon Ortiz est né en Autriche, vers 1865, d'un père mexicain et d'une mère polonaise, nommée Chirowska.

Ce dernier qu'n'étant pas enfant légitime, il porta jusqu'à sa majorité le nom de sa mère.

Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'il se fit appeler Ortiz.

C'est lui, qui, employé en qualité de comptable chez M. Dupuy, ornemaniste, rue de Rocroy, présenta à celui-ci Emile Henry pour lui succéder, quelques semaines avant l'attentat du commissariat de la rue des Bons-Enfants.

Il était resté dans la maison de M. Dupuy durant trois ans. Excellent employé et très intelligent, il était fort apprécié par son patron. Lorsqu'il le quitta, vers le 15 septembre 1892, Ortiz fournit, comme prétexte, que des affaires de famille l'inquiétaient et le réclamaient depuis longtemps. Il ajouta à ce moment qu'Ortiz n'était point son vrai nom, mais celui d'un valet de chambre que sa mère avait épousé peu d'années auparavant. Ce père adoptif était établi au Mexique et Léon Ortiz se disposait, racontait-il, à le rejoindre.

A Montmartre, rue Lepic, 65, Ortiz occupait, avec une autre fille de brasserie, Antoinette Cazals, dite Trognette, un logement très propre et confortablement meublé dont le loyer annuel ne dépassait à 700 francs par an. Nous décrit ce logement il y a un mois environ. La disposition en est assez originale ; par un escalier de trente ou quarante marches, on accède sur une terrasse divisée en quatre ou cinq jardinets, au-delà desquels s'élèvent deux pavillons indépendants. C'est dans l'un de ces pavillons qu'Ortiz et Antoinette Cazals habitaient. Ils sortirent furtivement en 1892, une heure à peine avant l'arrivée de la police qui venait faire une perquisition chez eux. Quelques jours plus tard, des camarades d'Ortiz allèrent prendre les meubles laissés par celui-ci dans le pavillon de la rue Lepic.

D'une taille au-dessus de la moyenne, imberbe, avec des cheveux châtain clair, Léon Ortiz était toujours bien mis. Il avait d'ailleurs quelques prétentions littéraires et collabora à *L'En Dehors*. Du moins il est certain qu'il était en relation d'amitié avec Charles Gallant (plus connu sous le pseudonyme de Zo d'Axa) et avec quelques décorgistes. Les deux amis allaient souvent dîner l'un chez l'autre.

La perquisition qui fut opérée en 1892 par M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires, avait été provoquée par deux motifs. Le magistrat devait s'assurer d'abord qu'Ortiz ne donnait pas l'hospitalité à un anarchiste activement recherché par la police. Il devait également s'occuper de l'affaire du vol de meubles commis par la femme de l'anarchiste Placide Schoupre au préjudice de M. Strauch, sculpteur, affaire dans laquelle Léon Ortiz et sa compagne se trouvaient compromis.

Depuis cette époque, Ortiz ne reparut plus rue Lepic. On ne l'aperçut à Paris au commencement de l'an dernier. Il disparut de rechef et revint enfin, vers le 3 ou 4 février de cette année, c'est-à-dire quelques jours avant l'explosion du café Terminus. On croit qu'il était là au moment même où Emile Henry jeta sa bombe et qu'il essaya même de protéger la fuite du jeune anarchiste en frappant les personnes qui pourraient le saisir.

Le 28 février dernier, enfin, la police arrêtait la compagne de Léon Ortiz, Antoinette Cazals, dite Trognette. Elle se cachait rouée de Flandre, 70, à Aubervilliers. C'est, nous l'avons dit, une femme de 28 ans.

Confrontation avec Henry

Une confrontation a eu lieu cet après-midi dans le cabinet de M. Espinas, juge d'instruction entre Ortiz et Emile Henry. La police a refusé tous renseignements.

Paul Reclus

Paris, 19 mars. — Une commission rogatoire est bien parti pour Barcelone avec un mandat d'arrêt régulier, mais, si nous sommes bien renseignés, et nous croyons l'être, ce ne servirait à rien qu'à faire du bruit.

Le gouvernement serait sûr que M. Reclus n'est pas à Barcelone, et il connaît la ville où se cache le trop célèbre ingénieur.

Ce n'est pas à Paris, mais dans la banlieue à proximité d'une grande ligne de chemin de fer qu'il se serait retiré, chez un anarchiste inconnu, où il se trouvait, dit-on, il y a vingt-quatre heures.

Disons que la retraite de M. Reclus a été découverte grâce aux lettres trouvées sur le corps de Pauwels.

M. Paul Reclus a déjà été filé par les meilleurs limiers de la préfecture de police mais a pu échapper en entrant dans une maison qu'a deux portes de sortie.

Nouvelles arrestations

Paris, 19 mars. — Les opérations chez les anarchistes sont continuées, mais. Une demi-douzaine d'arrestations ont été opérées par les commissaires de police de quartier.

M. de La Salle, directeur de la revue *L'Art social*, dont nous avons annoncé l'arrestation jeudi dernier, vient d'être remis en liberté provisoire.

M. de La Salle, qui était inculpé d'affiliation à une association de malfaiteurs tendant à détruire l'ordre de choses établi », a été relaxé de ce chef ; mais il sera poursuivi pour délit de presse.

DANS LES DÉPARTEMENTS

Une bombe à Voiron

Voiron, 19 mars. — Une bombe a éclaté hier, à sept heures quarante-cinq du soir, devant la maison portant le numéro 23 du quartier du Colombier.

Tous les locataires ont ressenti une forte commotion. Ceux du rez-de-chaussée ont aperçu une vive lueur au moment de l'explosion.

Le bruit a été entendu de fort loin.

Quelques minutes après on a retrouvé, à proximité, deux fragments d'un tube en fer de quinze centimètres de longueur sur six de largeur, ayant dû servir d'obturateur.

Les deux fragments étaient tordus en tire-bouchon ; l'un d'eux était percé d'un trou qui avait dû servir au passage de la mèche.

Il n'y a eu aucun dégât matériel ; bien que les vitres des maisons voisines aient été essuyé, par suite de la détonation, une violente secousse, aucune d'elle n'a été brisée.

La nature de l'explosif n'a pu encore être établie.

Une explosion à Bourges

Un enfant blessé

Bourges, 19 mars. — Un enfant, Jean Fontaine, âgé de neuf ans, a trouvé ce matin sur la voie publique un tube en cuivre dont les deux extrémités étaient hermétiquement bouchées par deux rondelles métalliques maintenues par des fils de fer. Il frappa, jouant contre un morceau de fer ; immédiatement une formidable explosion se produisit. L'enfant fut atteint grièvement à la tête et eut deux doigts emportés par des éclats. On espère le sauver.

PERQUISITION A CROIX

Hier matin, M. Seguin, commissaire de police à Croix, a perquisitionné chez quelques socialistes révolutionnaires bien connus.

Ce n'est pas chez M. Jean Jaurès, Alexis Jacquemin et Feukelie. De nombreux papiers ont été saisis.

A L'ÉTRANGER

UN ATTENTAT EN ESPAGNE

Madrid, 19 mars. — Hier, au moment du passage de la procession dans les principales rues de la Corogne, un jeune marin âgé de vingt ans, récemment rentré, José Vazquez Soto, tira deux coups de pistolet sur la statue de la Vierge et cria : « Vive l'anarchie ! » La confusion et la panique furent grandes, plusieurs femmes s'évanouirent. Les hommes se ruèrent sur l'agresseur et lui auraient fait un mauvais parti sans l'intervention énergique du juge municipal et des gendarmes. Interrogé par les autorités, Vazquez nia être anarchiste et montra un grand repentir.

La police ne trouva aucun papier compromettant à son domicile. On n'a pu retrouver non plus le pistolet, qui, dit-on, a été ramassé par un homme d'aspect suspect accompagnant Vazquez.

Nouvelles Étrangères

Nouvel incident entre Maures et Espagnols

Madrid, 19 mars. — Une nouvelle agression vient d'être commise par les Maures. Hier, tandis que le vapeur Sevilla amenait des troupes au camp des coups de feu furent tirés par les Maures. Un passager a été grièvement atteint par les balles. Le vapeur s'est éloigné en toute hâte.

Cette nouvelle agression cause dans toute l'Espagne un sentiment d'indignation.

LA BELGIQUE

LA CRISE MINISTÉRIELLE

et l'absence du roi

Bruxelles, 19 mars. — On ne sait toujours pas d'une façon précise où est le roi ; une incertitude et une perplexité faciles à comprendre régnent dans les cercles officiels.

Bruxelles, 19 mars. — L'*Indépendance belge* publie, en dernière heure, les lignes suivantes :

« On nous assure que Sa Majesté est descendue à Aix-les-Bains de l'express d'Italie. « Le souverain a trouvé à Aix le télégramme « qui l'attendait et y a été de faire savoir à « Bruxelles qu'il interrompait son voyage et « allait rentrer en Belgique. On ne croit pas, « toutefois, que Sa Majesté puisse être de retour avant mardi soir ou mercredi matin. « La déclaration que le ministère devait faire « à la Chambre aujourd'hui est, en ce cas, différée. »

Les peintres lillois

A TRAVERS LES ATELIERS

C'est ce matin qu'expire la date extrême des envois aux expositions de Lille.

Les retardataires ont expédiés leur toile en grande vitesse dans la journée d'hier ; seuls, les Hors-concours, n'étant point soumis à l'examen du jury, ont jusqu'au 1 avril.

Nous avons parcouru ces jours derniers quelques-uns des ateliers de nos peintres et sans vouloir commettre des indiscrétions avant l'heure, nous croyons toutefois pouvoir donner *sans inconvénient, quelques indications* sur les envois et aussi sur les projets de plusieurs de nos artistes lillois.

Pendant le moment, M. Pharaon de Winter termine une grande et superbe toile représentant un intérieur d'église à Bruges. — Une vieille femme en prières est agenouillée sur la dalle ; l'expression de son visage est d'un caractère saisissant. Derrière elle une femme en deuil appuyée sur un prie-Dieu, la main voilant les yeux se recueille ; dans un angle du tableau, une ref gieuse allume des cierges et les reflets de la lumière de la cire éclairent son visage, pendant que trois enfant l'observent curieusement.

Dans l'atelier de M. de Winter, nous avons également remarqué un très beau portrait du commandant Hériot, l'ancien propriétaire des magasins du Louvre.

On sait que M. Hériot a fondé à La Bois-lère un orphelinat qui lui a coûté un certain nombre de millions. L'Etat désirant placer dans la salle d'honneur le portrait du généreux donateur, en a fait la commande à M. Pharaon de Winter. Le peintre n'attend plus que la visite du commandant Hériot afin de mettre en présence le portrait et l'original et rectifier s'il y a lieu, certaines détails de nature à compléter la ressemblance.

M. Hériot se fait attendre et ce n'est point cette année que son portrait pourra figurer au Salon.

Espérons pour M. de Winter que son modèle lui permettra d'en terminer avant le Salon de l'année prochaine.

M. Jules Denneulin expose une toile d'une composition fort originale. L'artiste a campé au bord de la mer, un peintre amateur élégamment pachutisé, qui se fait suivre d'un matériel complet, appareil photographique compris.

Un groupe composé de quatre personnes toutes plus ou moins chargées des accessoires nécessaires, sont notre homme qui attend l'inspiration, dans l'attitude d'un monsieur faisant des grâces et cherchant surtout à éblouir le popolo.

Cette jolie toile d'une exécution parfaite et d'une composition pleine de verve continue la série des jolis tableaux à effets de M. Jules Denneulin.

M. Debaene vient d'envoyer un tableau d'une belle allure intitulé : *Avant le réveillon*.

La scène se passe à l'office. Une jolie servante qui vient de remonter de la cave, chargée de bouteilles de champagne, regarde un jeune gate-sauce s'allumer sa cigarette à la lumière de la chandelle qu'elle tient encore à la main. Le tableau est brossé tout entier dans une teinte violette. Le peintre a néanmoins vaincu les difficultés de lumière avec une très grande habileté.

L'ensemble de cette toile est fort attrayant, certains détails sont traités avec un s ès extrême. *Avant le Reveillon* accuse un progrès sur l'envoi fait l'an dernier par M. Debaene, qui nous paraît décidément un artiste d'avenir.

M. Maurice Morel n'ayant pu terminer à temps le tableau qu'il destinait au salon, s'est décidé à envoyer la délicieuse nature *morte qu'on a pu voir le mois dernier* à l'exposition de peintres lillois.

L'abondance des natures mortes envoyées chaque année prédispose mal le jury à recevoir ce genre de tableaux, mais si le parti-pris n'en *sera même pas*, M. Morel a des chances d'être reçu, sa petite toile étant d'un très joli effet.

M. Houzé avait brossé une grande et belle toile représentant un paysage traversé par une rivière. On connaît le talent de cet artiste qui depuis 18 ans est reçu sans interruption au salon des Champs-Elysées. Le paysage destiné à l'exposition de cette année n'est point fait. Nous l'avions admiré dans son superbe cadre et nous nous promettons de le revoir au salon lorsqu'hier nous avons appris que brusquement, M. Houzé avait barbouillé sa toile à grands coups de pinceau, la jugeant insuffisante.

Ce petit accès bien artist que mais d'une sévérité exagérée, dénote chez son auteur une absence complète du sentiment du négoce.

C'est évidemment un tort, mais nous n'avons pas, hélas ! que faire de ses regrets.

M. Perdrieux dont l'atelier recèle nombre de jolies toiles est décidé à ne rien envoyer cette année.

Nous avons toutefois remarqué sur le chevalet un *Soir d'Hiver*, en Artois, qui nous paraît parfait d'exécution et de sentiment.

Un peu moins de modestie, M. Perdrieux, et emballez bien vite cette jolie toile, vous arriverez juste à temps pour être reçu.

(*La fin à demain*).

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

Chronique Régionale

Personnel administratif. — *Contributions indirectes.* — M. Godineau, commis à Raismes, est nommé commis principal à Malmvillers ; M. Laloir, commis à Hazebrouck, est nommé à Cambrai, en remplacement de M. Armandé, nommé commis principal à Saint-Martin ; M. Gaudez, surnuméraire dans le Pas-de-Calais, est nommé commis à Hazebrouck.

Douanes. — Sont nommés receveurs : A Neuville, M. J. S. Tabary, sa fille en direction de Charleville ; à Quesnoy-sur-Deûle : M. César Chevelle, brigadier de la même direction.

Chronique Locale

ROUBAIX

Nécrologie. — Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. J. Bulté, agent de change.

M. Bulté était très estimé de tous ceux qui ont pu l'approcher, il laissera parmi ses amis d'unanimes regrets.

Nous présentons à sa famille éplorée nos meilleurs sentiments de condoléance.

Menaces de mort. — *Exploits d'un anarchiste.* — Il y a environ deux mois, un individu bien connu pour ses opinions anarchistes, nommé François Spriet, tisserand, demeurant chez la veuve Fouchez, rue de Dunkerque, se prenait de querelle avec la belle-sœur de cette dernière et au cours de la dispute, s'était saisi d'un polignard avec lequel il voulait frapper la femme.

Heureusement, la cabaretière put se saisir de l'arme qu'elle cacha soigneusement dans une armoire, et l'affaire pour cette fois n'eut pas d'autre suite.

Lundi matin François Spriet menaça un des consommateurs de chez Lallemand de tuer la ser son affa re s. Il brandissait un cassette dont il voulait frapper le patron.

La cabaretière effrayée fit prévenir l'agent Vandamme, de poste au point Morel qui se rendit sur les lieux et arrêta l'anarchiste.

Une plainte a été déposée par Mme Lallemand contre Spriet et cette dernière a raconté à la police ce que nous avons dit plus haut.

Coups et blessures. — Lundi matin, vers huit heures, les voisins du n° 22 de la rue Dufloit, ma sons Deschamps, entendaient tout à coup des cris : au secours. Voici ce qui passait :

Dans la maison qu'habite un nommé Jules Rancourt, sujet belge : il est brouillé dans sa chambre, quand un individu, le nommée Abèle, d'origine allemande, vint le trouver et lui fit une scène de jalousie. Rancourt n'étant pas dans de bonnes dispositions, prit mal la chose et après quelques explications assez vives, il asséna à la jeune fille un vigoureux coup de fer de blanchisseuse sur la tête, ce qui lui fit une profonde blessure, d'où s'échappait le sang en abondance.

Profitant d'un moment où il était seul, il s'enfuit du côté de la frontière.

Gendre et belle-mère. — Honoré Hottebar, 25 ans, domestique, demeurant rue Saint-Elisabeth, dans la soirée de dimanche, battait violemment sa belle-mère, Mme Sophie Revez que cette dernière a porté plainte.

Elle s'est présenté au poste portant des traces de violences sérieuses et son gendre l'ayant accompagné a été de suite écroué.

Mauvaise fille. — L'agent Lamarque, de poste au premier arrondissement était appelé dimanche soir par M. Victor Dubois pour se rendre au 11 de la rue Vaucanson. A cette adresse, Stéphanie Spriet, 24 ans, battait sa mère à coups de chaises et brisait toute la vaisselle, elle s'était emportée jusqu'à donner des coups de pied à sa mère.

A l'approche de la police, la misérable fille prit la fuite et on ne put la retrouver.

Injures. — Dimanche, vers huit heures du soir, Mme Mouvel Morel faisait injure pour se rendre chez Mme Marie Bressus, cabaretière du faubo. Ill. afin de faire cesser le scandale que causait à grands cris, Mme Bressus, Jules, cabaretier, rue de la Mériére.

Le feu a rapidement été éteint par le cabaretier, aidé de quelques voisins.

Les dégâts sont évalués à une cinquantaine de francs couverts par une assurance.

Violences. — Plusieurs contraventions ont été dressées dans la journée d'hier, à la charge des nommés V... Clémence demeurant chemin des Trois-Pierres et L... Amélie, femme L., demeurant rue Honoré, pour violences légères.

Plaintes. — M. Florimond Merchez, 43 ans, tisserand, rue du Dragon, au cabaret Hovset, s'est plaint à la police d'avoir été battu dimanche soir, en face la ferme Gadanne, par plusieurs individus qui lui sont inconnus.

— Henri Delennoy, 28 ans, tisserand, demeurant à Ronzy (Blanc-Pouy), a déclaré que se trouvant dimanche soir dans un cabaret à droite de la rue de Gand, il a été terrassé et roué de coups par des individus qu'il ne connaît pas.

Photographie Artistique et Industrielle

82, rue Desurmont, TOURCOING

Succursale de la Maison ELKAN, de Roubaix. — Spécialité de portraits de bébé par procédé instantané. — Les ateliers sont chauffés.

Ivresse, violences et rassemblement. — Une contravention a été dressée à la charge du **La partie de chez Deroubaix.** — Grande affluence, hier, à 2 heures après-midi, chez Joseph Deroubaix, boulevard de Paris.

Une partie de scît fraîcs était engagée entre le Gilleux.

Voici les résultats :

1er prix, 100 francs, à Gilleux de Roubaix.

2e prix, 15 francs, à Deroubaix.

3e prix, 25 francs, à Gilleux.

4e prix, 10 francs, à Deroubaix.

Un grand nombre de paris avaient été faits sur l'un et l'autre amateur.

Le problème vient de paraître. Les savants aujourd'hui reçoivent tous problème. L'un d'eux a découvert ce qu'il faut : le Congo Pour rendre un pays aussi immense la neige même; Ses calculs ont donné ce qu'il faut : le Congo.

Jean Pulcher, du Savonnier Victor Vaissier.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

5, rue du Château, 5

Séances pour 17 et 18 mars 1894

			Versements		
Roubaix,	Samedi	79	dép. dont 9	nouv.	13.840 »
Id.	Dim.	177	— 52	—	31.380 »
Lannoy	—	39	— 4	—	5.432 »
Croix	—	12	— 5	—	3.570 »
Wattrelos	—	15	— 1	—	3.848 »
Totaux		322	71		60.030 »
			Remboursements		
Roubaix,	Samedi	61	remb. urssem.		17.668 69
Id.	Dimanche	145			26.386 93
Lannoy	—	31	—		4.999 84
Croix	—	17	—		2.964 11
Wattrelos	—	33	—		8.123 85
Totaux		278			61.498 41

Les opérations du mois de mars sont suivies :

A Roubaix, par MM. Ern et Réquillart et F. Ermont-Taffin, directeurs, et MM. Jean-Baptiste Dupont et Paul Mollinarque, directeurs-adjoints.

— A Lannoy, par M. Alphonse Toulemonde. — A *Croix, par MM. Henri Segrand et Leperdelosse.* — A Wattrelos, par MM. Clément Dubus et Edouard Delplanque.

Ordre du service : La caisse est ouverte pour recevoir les versements, et pour les demandes de remboursements, les dimanches de 9 à 11 heures, les samedis de 9 à 16 heures 1/4. Les remboursements ont lieu, les dimanches à 11 heures 1/2, les *samedis à 10 heures 1/2, 8 jours après la demande.*

Le caissier : FAYMONT.

Il n'y aura pas de séance le Dimanche 25 mars, à cause de la fête de Pâques.

En vente au bureau du Journal à Roubaix

12, rue du Vieil-Abreuvoir

LES CONTES DE FRANCE

par M. Eugène Lagrillière-Beauclere

Préface de M. Jules Simon de l'Académie Française

TOURCOING

Festival Rossor. — A la suite de diverses demandes adressées par des personnes de la ville à la commission des orphéonistes *Crick-Sicks*, celle-ci fait savoir que l'entrée de la salle le jour de l'exécution de *l'Océan*, est absolument gratuite pour les membres honoraires.

Cependant, en raison de l'exiguïté de la place Lavergne, la commission prie les familles se composant de plusieurs personnes de vouloir bien se partager *entre la répétition* générale qui aura lieu le vendredi 30 mars et l'exécution du lundi 2 avril, afin que tout le monde puisse entendre l'œuvre du sympathique directeur de nos vaillants *Crik-Sicks*, M. Louis Rossor.

On nous dit beaucoup de bien de la composition du *programme de la solennité du 2* avril, sur laquelle nous reviendrons dans un prochain numéro.

Commencement d'incendie. — Un commencement d'incendie s'est déclaré, dimanche soir, vers huit heures, au domicile de M. Delbarge Jules, cabaretier, rue de la Mériére.

Le feu a été rapidement éteint par le cabaretier, aidé de quelques voisins.

Les dégâts sont évalués à une cinquantaine de francs couverts par une assurance.

Violences. — Plusieurs contraventions ont été dressées dans la journée d'hier, à la charge des nommés V... Clémence demeurant chemin des Trois-Pierres et L... Amélie, femme L., demeurant rue Honoré, pour violences légères.

Plaintes. — M. Florimond Merchez, 43 ans, tisserand, rue du Dragon, au cabaret Hovset, s'est plaint à la police d'avoir été battu dimanche soir, en face la ferme Gadanne, par plusieurs individus qui lui sont inconnus.

— Henri Delennoy, 28 ans, tisserand, demeurant à Ronzy (Blanc-Pouy), a déclaré que se trouvant dimanche soir dans un cabaret à droite de la rue de Gand, il a été terrassé et roué de coups par des individus qu'il ne connaît pas.

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 3

L'ABSENTE

... C'est indiscret... venir prendre mes paquets chez moi... maigré moi.

— Pardon, ma chère amie, dit le comte, en se reculant pour mettre la lettre hors de la portée de Mme de Rochetaille, pardon, je lis bien sur l'enveloppe que voici : « M. de Rochetaille ». Cette lettre m'est adressée. Il ne saurait y avoir de ma part aucune indiscrétion à la prendre et à la lire ; je saurai simplement connaissance un peu avant le moment où je l'aurais reçue puisque vous me la destinez...

Tudy, d'une voix sec :

— D'ailleurs, c'est mon droit. Partout où vous êtes, je suis chez moi ; et il n'y a rien ici qui le prive, ni, point de secrets qui m'obligent à une discrétion.

Elle ne résistait plus ; elle ne combattait plus.

Elle allait réussir, échapper, et elle se voyait retomber dans les mêmes lourdes mains. Sa faiblesse le départ qui la faisait seule et sans espoir de la vie libre, tout semblait ne rien reprendre possible. Son mari en en lisait son avec même.

La lettre était bien explicite ; elle y donnait de raisons vraies ; elle y disait que Jeanne Lavaud, celle que le comte Rochetaille a fort, l'accompagnait, et elles par talent ensemble, elle commandant Abel, son fils.

Le comte s'approche de sa femme, et menaçant :

— Vous partirez! Vous partirez! Vous vous moquez de moi, quand il y a un instant vous me disiez que vous cédiez à mes raisons.

Elle baissait la tête.

— Vous me promettez de signer demain la vente des bâtisses, et vous savez que demain vous serez loin de chez moi, ne laissant avec votre parole, qui ne vaut rien. Votre conduite est misérable ! Il est vraiment misérable de quitter la maison et les siens quand ils sont dans la peine et ce que vous méditiez là est d'une femme sans cœur et sans conscience.

— Pourquoi m'avez-vous rendu la vie intolérable ?

— Pourquoi m'avez-vous menti, ici à l'instant ? Vous êtes jouée de moi.

— J'ai vendu déjà pièce par pièce la grande *partie de mon bien ; et c'est à mon fils que je* l'ai prise.

Elle avait relevé la tête, poussée à bout.

— Notre enfant, c'est à moi d'y veiller, non à vous, madame.

Elle s'essaya.

— A vous d'y veiller! mais il n'a point de pire ennemi que son père. Vous dépouillez votre fils !

Personne n'avait parallèlement outragé le comte. Il saisit la main de Mme de Rochetaille dans sa poigne. Il la serra à lui briser les doigts.

— Tuez-moi, tuez-moi plutôt, gémit-elle.

Et l'autre, comme pris d'un mouvement de folie, avait tiré son couteau de chasse de la poche, la face congestionnée et les yeux sanglants.

— Tu dis que je dépouille notre enfant... que je suis un père sans foi, un voleur... Ce n'est pas